Mais ce ne sont là que critiques de détail. Il reste que le volume qui nous est offert aujourd'hui par la collection Loeb est l'œuvre d'un érudit plein de finesse et de distinction ; d'importants progrès auront été réalisés grâce à lui dans l'exégèse d'un texte difficile.

A. Loyen.

Classiques Garnier.

Consolation de la philosophie de Boèce, par A. Bocognano, xxviii & 285 pages, 15 francs.

On n'attendra pas d'un ouvrage de cette collection qu'il renouvelle ou même mette au point la critique d'un pareil ouvrage : les douze pages de Notes n'apportent guère que les quelques informations historiques et rapprochements littéraires indispensables pour comprendre les principales obscurités du texte ; encore y aurait-il bien à dire sur certains détails. N. 50 : que signifie « la Fortune tournée dans l'orbe rapide d'une roue légère »? N. 41 : « les petites étoiles perdent leur beauté »? Dans la même note, pourquoi citer la Phèdre de Sénèque d'après le titre si peu usité d'Hippolyte? N. 2 : comment attribuer, sans plus, l'Octavie à Sénèque (sans compter que la référence au vers 322 est inexacte et que le chiffre I, qui paraît indiquer un acte, est sans objet)?

Dans le texte même, quelques sondages m'ont inspiré des inquiétudes. Pour me borner à un exemple, l. IV, m. 5, v. 7 et suiv., « cornua » ne désigne pas le « disque » de la lune, « infecta » ne signifie pas « souillée », mais « voilée », « metis » n'a rien à faire avec des « empiétements », mais s'applique au cône d'ombre qui détermine l'éclipse ; enfin, ce n'est pas l'air que « les peuples ébranlent de leurs coups répétés », c'est le métal qu'on frappe (*aera* de *aes* et non pas de *aer*, ce qui ferait le vers faux ; cf. Juvénal, vi, 442 : « iam nemo tubas, nemo aera fatiget »), et non, comme le dit la note 152, pour venir au secours de la Lune en défaillance, mais proprement, selon la pratique antique, pour faire avorter une éclipse.

Le lecteur trouvera dans une bonne Introduction de vingt-cinq pages les éléments nécessaires pour comprendre le sens d'une œuvre riche en énigmes.

J. Marouzeau.

Classiques Roma : Librairie Hachette. Le vol. 6 fr. 50.

Cette nouvelle collection se présente fort bien : format réduit, couverture avenante, papier agréable, typographie nette et variée, texte enrichi d'illustrations, de tableaux, de cartes. L'idée qui a inspiré M. Guy Michaud, directeur de la collection, est celle que j'ai signalée

ici même dans une Chronique (1935, p. 256), de constituer des recueils de textes propres « à servir de témoignages sur la vie matérielle, les institutions et les mœurs des Romains ».

Les premiers volumes ont pour titres : *Les Catilinaires de Cicéron*, par M. Guy Michaud lui-même ; *Les lettres de Pline le Jeune*, par Mlle A. Guillemin ; *Tibère de Tacite*, par M. J. Nathan.

Les textes sont non pas édités, mais « présentés », dit le titre, c'est-à-dire offerts au consultant comme au cours d'une démonstration et presque d'une représentation, avec des annonces, des questions suivies de réponses (Cicéron a-t-il sauvé Rome? Oui ! disent les uns [citation]. Non ! disent les autres [citation]) ; des rubriques de forme alléchante (Noter que... Que chercher dans...? Retenir...) ; des formules qui ne redoutent ni l'actualité (« Cicéron, centre-gauche »), ni le drastique (« Catilina, noble crapule ») ; des tableaux chronologiques avec correspondances parlantes comme des graphiques, des cartes schématiques qui permettent de situer les événements, des photos (paysages, sites archéologiques) ou reproductions de documents, le plus souvent bien accordés au texte, quelquefois d'application moins directe, malheureusement dépourvus pour la plupart de références les authentifiant ; des explications-digressions, avec citations de textes accessoires destinés à éclairer le principal, et pour Tacite des « testimonia » qui font apparaître sa méthode et sa valeur historique.

Toutes ces innovations sont si ingénieusement réalisées, avec une utilisation si attentive des ressources typographiques, qu'elles ne chargent pas le livre et ne lassent pas l'attention.

Je sais bien l'objection qu'on fera à cette méthode : c'est là de la nourriture pour estomacs paresseux, c'est de l'encouragement au moindre effort, c'est de la pédagogie fondée sur la passivité de l'élève. Je ne suis pas très sensible à cet argument. Le moindre effort, l'élève l'applique aussi bien à un livre austère qu'à un livre plaisant ; la différence, c'est que le moindre effort est encore de moindre profit si le livre est rébarbatif.

J. Marouzeau.

Recueil de travaux de la Faculté des lettres de Neuchâtel. *Consentii Ars de barbarismis et metaplasmis*, édition nouvelle suivie d'un fragment inédit de *Victorinus, De soloecismo et barbarismo*, par Max Niedermann : Neuchâtel, Secrétariat de l'Université, 1937, L & 43 pages.

Le traité de Consentius, publié pour la première fois en 1817 par Ph. Buttmann, puis par H. Keil en 1868, n'a été connu pendant un siècle que par le manuscrit de Munich découvert par W. Cramer. La mise au

jour d'un second manuscrit, trouvé à Bâle par W. Lindsay, n'avait donné lieu qu'à une collation très insuffisante de Winstedt, publiée en 1905. Il faut se féliciter que la refonte de l'édition de Keil sur la base d'une nouvelle collation ait été si longtemps différée, puisque nous la devons à M. M. Niedermann, qui mériterait si bien le titre qu'il donne libéralement dans sa Préface à son collaborateur W. Heraeus : « criticorum huius aetatis facile princeps ».

Grâce à la comparaison des deux manuscrits *M* et *B*, nous disposons maintenant d'un texte bien établi. Ce n'est pas qu'il ne reste aucune obscurité, car ces deux manuscrits ont des fautes communes (cf. p. xxv-xxvi). Le texte offre matière à conjectures ; M. Niedermann n'a pas cédé à la tentation de tout arranger coûte que coûte ; il a signé modestement d'un *Ni.*, dissimulé dans l'apparat critique, quelques menues corrections qui emportent généralement la conviction : p. 4, l. 17 : *fit* (conjecture à confirmer par 8, 14) ; p. 10, 15 ; p. 13, 21 : *crimen* (conjecture autorisée par 13, 14) ; p. 24, 19 (arrangement plus compliqué et moins bien expliqué)... Si la glane n'est pas abondante, il faut bien dire que H. Keil avait tiré tout le parti possible du manuscrit dont il disposait. L'apport de M. Niedermann consiste surtout dans le choix judicieux qu'il fait entre les deux témoins, en reconnaissant la supériorité de B dans bien des cas, mais en se gardant du préjugé si fâcheusement répandu du « meilleur manuscrit », et basant son choix sur la détermination qu'il établit dans sa copieuse préface des qualités respectives des deux sources.

Est-il besoin de dire que l'apparat est établi selon la méthode la plus rigoureuse, et peut être proposé en modèle? M. Niedermann appartient à la génération où la critique des textes a atteint son apogée, et il faut signaler aux jeunes les œuvres de cette qualité.

M. Niedermann a, en outre, pour éditer un texte comme celui-ci, l'avantage d'être un linguiste, et il sait je ne dis pas interpréter correctement les explications grammaticales de l'auteur ancien, ce qui serait un éloge banal, mais se mettre à la place de cet auteur, comprendre et par suite présenter correctement ses erreurs mêmes et ses naïvetés.

Ce n'est pas ici le lieu d'examiner l'intérêt du texte ainsi établi, puisque M. Niedermann lui-même n'aborde pas la question. Qu'il suffise de rappeler que les textes de cette nature intéressent non seulement l'histoire des disciplines et les conceptions grammaticales, mais encore, par les notations de formes rares ou aberrantes, l'histoire de la langue elle-même. On sait le parti qui a pu être tiré d'un autre texte édité antérieuremeut par M. Niedermann lui-même, la fameuse *Mulomedicina Chironis*.

J. Marouzeau.